

Disneyland,
mon vieux pays natal

Arnaud des Pallières

Je me souviens de l'histoire du joueur de flûte de Hamelin. Hamelin était cette ville de l'ancienne Allemagne qui avait été envahie par une marée de rats. On avait promis une forte récompense à qui saurait les exterminer. Un homme était venu, coiffé d'un chapeau vert. Il avait sorti une petite flûte de bois noir et avait joué une horrible musique. Aigre et stridente. Ensorcelés, les rats avaient suivi l'homme. Et étaient allés se jeter par centaines de milliers dans le fleuve qui passait là. Mais la ville ne tint pas sa promesse et refusa de payer sa récompense à l'homme pour une tâche qui semblait si facile. L'homme quitta la ville sans protester. Mais plus tard il revint. Il portait un chapeau rouge cette fois. Et il se mit à jouer un air si mélodieux avec sa petite flûte noire que les adultes en restèrent figés. Sous le charme de la flûte, tous les enfants de la ville suivirent l'homme, disparurent dans une caverne sous la montagne et on ne les revit plus jamais.

Aujourd'hui encore, je ne comprends pas très bien la morale de cette histoire. Les enfants avaient-ils été punis pour la faute de leurs parents ? Ou connaissaient-ils au contraire un bonheur désormais sans limite, dans un monde enfin débarrassé des adultes. À jouer et à danser au son d'une musique merveilleuse ?

Ce matin, lundi 12 juin 2000, nous sommes quarante-cinq mille personnes à entreprendre le même voyage. Quarante-cinq mille, qui, probablement envoûtés comme je dois l'être moi-même, avons décidé de passer la journée dans un parc de loisirs appelé Disneyland. Douze millions l'ont fait l'année dernière. Douze millions le feront cette année. Depuis huit ans que cet endroit existe, quatre-vingt-cinq millions d'hommes, de femmes, de vieillards, d'adolescents, d'enfants, de bébés, se sont rendus au son du joueur de flûte de Disneyland Paris. Qu'a-t-on fait de tous ces gens ? C'est étrange que personne n'ait jamais raconté ce qu'ils étaient devenus.

En entreprenant à mon tour ce voyage, j'ai en moi ce matin comme une petite zone d'inquiétude. Une question surtout me préoccupe. Une plus que toutes les autres. Nous... Nous je veux dire les quarante-cinq mille personnes qui ce matin parties de Paris, de banlieue, des campagnes environnantes ou d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne, nous les quarante-cinq mille qui serons à Disneyland aujourd'hui, serons-nous les enfants de l'histoire ou n'en serons-nous que les rats ? La musique qui nous attire est-elle aussi brillante que

l'eau qui court au soleil ? Ou bien est-elle incohérente et triste ? D'une aigreur à serrer le cœur et à faire se dresser les cheveux sur la tête.

Quand je serai à Disneyland, je chercherai la caverne cachée sous la montagne. Je me mettrai à genoux et je poserai mon oreille contre le rocher. Peut-être qu'alors j'entendrai des chansons, des rires. Et le bruit de centaines de milliers de petits pieds battant le sol en cadence, au son d'une musique merveilleuse. Celle du joueur, bien sûr. Le joueur de flûte.

Nous ne sommes pas d'accord sur les détails mais tous nous convenons que ce lieu, pour une raison ou pour une autre, nous rappelle notre enfance. On peut dire que ça tient à certain bruit de vapeur de la vieille locomotive, à la forme d'un arbre, à l'odeur de grillé ou de sucre cuit, ou encore à ce tournant du chemin. À ce bout de jardin pour l'un. Et pour l'autre à la forme de cette fenêtre. Mais chacun déclare qu'il se rappelle plus facilement cet endroit que les traits de sa propre mère. C'est ma vieille ville natale. Et d'un pas lent, hésitant, je traîne encore dans ses rues.

Disneyland existe. Les enfants aussi sans doute. Les enfants ne sont pas difficiles. Leur rêve c'est d'être n'importe qui. De vivre n'importe comment. D'aller n'importe où. Et ils le font. C'est ça, la vie des enfants. Ils ne décident pas. Ils ne décident rien. La vie n'est que ce qu'elle est, rien d'autre. Et ils le savent. Les enfants aiment la vie, tout le monde sait ça. Mais rien ne les oblige à aimer la vie qu'ils ont.

Entretien

Arnaud des Pallières - Claire Jacquet

Claire Jacquet : Quelle est la genèse de la conception de *Disneyland, mon vieux pays natal* ? Quel en a été le point de départ et quels étaient vos préoccupations intellectuelles par rapport à ce projet ?

Arnaud des Pallières : La genèse du film est étroitement liée au cahier des charges de l'émission *Voyages Voyages* pour la chaîne Arte. Il s'agissait de faire un film documentaire de 45 minutes pour la télévision, en vidéo numérique, sous la forme d'un carnet de voyage éminemment subjectif, fragmenté en plusieurs séquences thématiquement et formellement différenciées, où la voix devait être celle du réalisateur, donc le texte du commentaire forcément conjugué à la première personne, et dont enfin le premier geste devait être le choix d'une destination.

Mon choix s'est successivement porté sur quatre destinations. La première était Nogent l'Artaud, le village où je vis. Un peu par provocation, par refus d'être pris en flagrant délit de tourisme, autant que par un premier réflexe de méfiance à l'égard de la tentation exotique, et un peu aussi sans doute par paresse (dans ce registre, j'ai un temps songé à faire une manière d'adaptation du fameux *Voyage autour de ma chambre* de

Xavier de Maistre). La seconde destination envisagée était Hiroshima. J'aimais la violence faite à l'idée de tourisme qu'il pouvait y avoir à aller tourner un film de vacances à Hiroshima.

Ces deux premières idées n'ont pas fait long feu. Elles étaient trop frontalement rebelles au concept même de l'émission d'Arte. Vatican a été la troisième idée et la première sur laquelle j'ai vraiment commencé à travailler un peu. Au bout d'un certain temps de recherche, Vatican m'est apparu comme une fausse bonne idée et je l'ai abandonnée car je ne voulais pas entretenir de relation ironique à mon sujet. Mais de l'idée de Vatican m'est restée une envie forte, qui était de faire un film sur un lieu qui faisait monde. Un lieu clos, autarcique. Un microcosme. Car un lieu qui fait monde possède à mon sens un potentiel métaphorique inépuisable. C'est sans doute là qu'il faut voir la nature du mouvement qui, de Vatican, m'a mené presque naturellement à Disneyland. J'ai plus tard tenté d'en justifier l'intérêt sous la forme d'une note d'intention destinée aux responsables d'Arte.

Cette note disait : « Je ne suis pas grand amateur de voyages. Que peut-on aller chercher dans un pays lointain qu'on ne trouverait pas chez soi ? On boit le même Coca-Cola, on fume les

mêmes cigarettes, on porte les mêmes vêtements, on voit les mêmes films, et pour peu qu'on sache vingt mots d'anglais, on finit toujours par parler la même langue. J'ai réfléchi et je me suis fixé un certain nombre de critères. Premier critère : ne pas aller trop loin. Les voyages coûtent cher et si je vais trop loin, il ne restera plus d'argent pour faire le film. Deuxième critère : choisir un pays riche. N'ayant jamais été pauvre, je ne vois pas très bien ce que j'aurais de tellement intéressant à dire sur les pauvres. Et puis s'il y avait un film vraiment intéressant à faire sur les pauvres, ne vaudrait-il pas mieux que ce soit les pauvres eux-mêmes qui le fassent ? Troisième critère : aller dans un pays où je ne serai pas un étranger. Je crois que personne ne peut sincèrement souhaiter être un étranger quelque part. Rien qu'en France ou en Allemagne, demandez à un étranger s'il est content d'être un étranger, je ne pense pas que vous rencontrerez beaucoup d'enthousiastes. Quatrième et dernier critère : trouver un endroit que tout le monde connaît et où rien n'est différent. Une fois ces critères réunis, je n'avais plus vraiment besoin d'un atlas. J'ai choisi le site touristique le plus fréquenté d'Europe et actuellement, le site touristique le plus fréquenté d'Europe, c'est Disneyland Paris. À première vue ça n'a pas l'air très excitant. Mais

de Mickey en habit, embrassant une petite fille aux nattes blondes... Pardonnez-moi car je sens bien que j'hallucine. Mais je ne peux m'empêcher de voir Hitler dans ce même habit qu'il portait lorsqu'il n'était encore que le premier chancelier de l'Allemagne, embrassant des petites tyroliennes aux bras chargés de fleurs. Alors, que ce dernier plan du film puisse évoquer l'arrivée à Auschwitz, je ne l'ai pas vraiment fait exprès mais je ne peux pas le nier.

CJ : Ce dernier plan énonce notre filiation indéfectible avec Disneyland, qu'il représente le monde tel qu'il est, qu'il incarne la logique marchande qui gouverne le monde, mais aussi nos rêves et nos désirs. Nous sommes tous des enfants américains, dites-vous en substance. Y a-t-il quand même chez vous un acte de résistance de votre part à penser cela ?

AP : Un acte de résistance... je ne sais pas. Une violence, certainement.

Cet entretien a été initialement publié dans la revue *Trouble* N°1 - Hiver 2002.

La disparition

Disneyland, mon vieux pays natal

Arnaud des Pallières

Jean-Louis Comolli

Nous avançons dans une sorte de rêve éveillé. Le monde a quitté son vieux manteau de bruits. Le monde est devenu feutre, mousse, matière morbide. Je me souviens soudain que ce mot en italien veut dire mol, souple, tendre. Je parle la langue des nouveau-nés, salée de larmes, amère de bave. Je suis entré dans un film comme un fantôme traverse les murs. Ce qu'on appelle un film, entre le jour et la nuit, l'enfance et la mort, le rêve et le cauchemar. J'ai peur. Une voix s'adresse à moi, toute proche de mon oreille, elle prend divers tons, rauque ou bourrue, ce n'est pas ma voix que je crois plus étouffée, voilée, cependant c'est une voix intérieure, je veux dire que je l'entends dans mon corps comme cette musique d'ailleurs incessante qui l'accompagne ; pas plus l'une que l'autre ne sont passées par l'oreille, elles seraient nées, me dis-je, dans mes cavités organiques, elles viennent du vide qui est en moi. Entre le monde et moi, il n'y a plus que la fine membrane de ce tympan frappé de l'intérieur. Cette sensation qui m'absorbe en elle survient au moment précis où la voix me parle d'une grotte ou d'une caverne. Une musique surgie d'une flûte enchantée aurait subjugué d'abord des rats, puis des enfants. Ceux-ci comme ceux-là auraient disparu dans la caverne. J'avance dans ce film à tâtons, comme celui qui

ne sait encore ni voir exactement ni marcher, qui ne peut qu'entendre et toucher. À mon oreille, le monde est muet, je veux dire le monde extérieur. Le monde intérieur est le seul que j'entende.

Comment séparer le spectateur que nous sommes du personnage joué par Arnaud des Pallières dans son film (on aura compris à quel point j'aime ce film) ? Ce personnage nous envahit. Il est multiple, il se multiplie. Tantôt guide (nous sommes au pays des visites), tantôt lecteur et narrateur, acteur, personnage de personnages, langue de peluche ou voix directoriale, il commande un bateau à aubes, il est le confident du veuf inconsolé. Comment s'en débarrasser ? Je n'ai pas trouvé d'autre manière que de lui faire jouer un rôle de plus : le mien. Ce film qui met en scène le corps de son auteur et qui éparpille son énonciation devient du fait de quelque transfert mystérieux « mon » film. Je vais tenter maintenant de sortir de ce cercle magique.

Quand je passe du rêve éveillé qu'on appelle « cinéma » à la conscience des considérations esthétiques, je rêve encore. Je rêve d'un film dont le propos et l'écriture seraient en miroir. En empreinte, plutôt. Liés au point que les éléments de signification et plus largement le procès

connaissant naîtraient autant des sensations, perceptions, inscriptions sensibles et prises d'émotion que de la claire compréhension des données narratives énoncées au fil du film. À ce point liés, même, que les motifs de sens seraient devenus — auraient été engendrés ? — par les motifs de formes. L'œuvre absolue ? L'histoire qu'il raconterait, le récit qu'il ferait, les personnages qu'il mobiliserait et les aventures qu'il leur prêterait seraient rassemblés en un seul trait d'écriture, symbolisés, si j'ose dire, par le traitement même de la matière filmique, images, sons et durées. S'inscrirait en somme dans la chair du film l'esprit qui l'anime. Je crois que tel est le cas de *Disneyland, mon vieux pays natal*. Ce que me dit ce film ne se réduit pas aux énoncés narratifs qui le tendent du début à la fin (H.G. Wells, Kipling, Benjamin, Kafka). Ces énoncés, avant même de me devenir intelligibles, me sont en quelque sorte perceptibles sensiblement, ils percutent ma peau, frappent à la porte de mes sens. De quoi s'agit-il ? De ce qui disparaît. De ceux qui disparaissent. L'hypothèse fantasmatique qui ouvre le film (le conte du joueur de flûte) relie la disparition conjointe des rats et des enfants (un premier maillon de la chaîne disneyenne) à celle des millions de visiteurs qui sont entrés à Eurodisney